

Les Wayãpi

par P. et F. Grenand

Les Wayãpi sont une population amazonienne originaire du bas Rio Xingu, grand affluent méridional de l'Amazone. Ils parlent une langue de la grande famille Tupi-Guarani, dont ils constituent, avec les Emerillon, l'avancée la plus septentrionale.

Le mot *Wayãpi* apparaît dès la fin du XVII^e siècle dans les textes portugais (Fritz, 1922) sous la forme *Guaiapi*, recouvrant tout un ensemble de sous-groupes diversement nommés et qui n'adopteront définitivement ce mot pour autodenomination qu'au XIX^e siècle. La forme *Wayãpi* (Waiãpi dans la graphie brésilienne) correspond à l'usage actuel des locuteurs, qui la réservent pour la communication avec les étrangers ou pour un usage très cérémonieux, car, comme tous les noms propres, il serait dangereux de les galvauder. Dans l'usage courant, ils préfèrent utiliser une forme plus neutre, *Yane*, « nous ». Notons que dans la littérature antérieure à 1970, les formes le plus fréquemment rencontrées sont *Oyapi*, *Uiapii*, et surtout *Oyampi*.

D'après l'étymologie que nous avons pu établir, *Wayãpi* viendrait de *waya*, « adversaire », et *yapi*, « atteindre la cible », soit : « les adversaires vainqueurs ».

L'histoire moderne des Wayãpi n'est faite que de fuites et d'isolements successifs pour tenter d'échapper à l'emprise des forces colonisatrices tant françaises que portugaises, puis brésiliennes.

Une première migration, dont les causes demeurent obscures, les conduisit, entre 1720 et 1745, du bas Xingu à la région du bas Jary, affluent de la rive gauche de l'Amazone. Encouragés en sous-main et même armés par les Portugais dans le but de rapporter des esclaves, ils poursuivirent leur montée vers le nord, se taillant un large territoire aux dépens des tribus autochtones, dont les Wayana. Rompant avec les Portugais qui voulaient les enrôler de force dans les milices du Para, ils pénétrèrent, vers 1820 en Guyane française par les sources de l'Oyapock. Une tentative d'alliance avec les Français n'eut pour conséquence que d'introduire des maladies importées chez ce peuple fier et belliqueux : des épidémies dévastatrices ravagèrent en vingt ans les deux tiers d'une population estimée à 6 000 personnes.

A partir de 1850, c'est la tendance à l'isolement et au fractionnement en sous-groupes qui va prévaloir chez les rescapés, les préservant ainsi en grande partie des contacts désastreux qui eurent lieu, de loin en loin, sur des marches septentrionales et méridionales de leur territoire. Dans le même temps, ils absorbèrent des résidus d'autres groupes ethniques de Guyane, au bord de l'extinction. En revanche, le repli de chaque sous-groupe sur lui-même provoqua incontestablement un certain appauvrissement culturel.

Ce n'est qu'après 1940 que, les unes après les autres, les communautés wayãpi vont être « redécouvertes » par les Français au Nord, et par les Brésiliens au Sud. Actuellement, seuls deux petits groupes, l'un au Brésil, l'autre à l'extrême sud de la Guyane, survivraient sans aucun contact avec les autres Wayãpi, ni avec les Blancs.

La situation actuelle des sous-groupes wayãpi, en dépit de transformations récentes, reflète bien l'éclatement du XIX^e siècle. L'ethnie est divisée en deux grands groupes, les Wayãpi du nord (P. Grenand, 1982) et les Wayãpi du sud, nommés par les premiers Wayãpi-puku, « grands Wayãpi » (Tilkin-Galois, 1980).

Les Wayãpi du nord, actuellement tous en Guyane, se subdivisent à leur tour en deux sous-groupes :

- Wayãpi de Camopi, sur le moyen Oyapok, issus des rescapés du front de contact avec les Français au XIX^e siècle et de quelques éléments venus isolément de l'ensemble du pays wayãpi.

- Wayãpi de Trois-Sauts, sur le haut Oyapock, initialement plus en amont, sur les sources, grossi, à partir de 1970, du sous-groupe du Kouc au Brésil.

Les Wayãpi du sud, tous au Brésil, au contraire, se subdivisent à leur tour en deux sous-groupes :

- Wayãpi de l'Inipuku, qui furent, pendant très longtemps, les plus isolés de tous.

- Wayãpi de Onça-Karapanaty, issu de la fusion de deux groupes locaux méridionaux.

En 1982-83, la situation démographique par communauté était la suivante :

Wayãpi du Nord	Camopi	Camopi Mula	119 60	169	412
	Trois sauts	Zidok Roger Pina	148 56 29	233	
Wayãpi du Sud	Inipuku Onça-Karapanaty	Mariry	90	90	242
		Pirimayty	24		
		Araça	29		
		Taitetu Ytuaçu Aramirã	15 44 40	152	
Wayãpi déplacés chez les Tirio de Paru				12	12
Total					666

Cela représente une nette et rapide croissance naturelle, puisque le point le plus bas de l'ethnie était atteint en 1935-40 avec un total de 480 personnes seulement.

L'organisation sociale des actuels Wayãpi s'est mise en place après les grandes épidémies, vers 1850. A des clans patrilinéaires exogames (18, incluant des résidus d'ethnies absorbées), succéda une

organisation en communautés locales à forte tendance endogame. La filiation, restée patrilinéaire, s'accompagne d'un mariage préférentiel entre cousins croisés, l'union entre cousins parallèles, considérée comme incestueuse, étant prohibée. L'unité de peuplement est relativement faible, 20 à 100 personnes, cependant que les grosses communautés représentent une ten-

dance nouvelle, liée soit à une dynamique politique propre (Zidok), soit à des pressions externes (Camopi). La chefferie, altérée, conserve un caractère de médiation dans les conflits quotidiens et de catalyseur d'opinion lors d'événements graves.

Jusqu'à une date toute récente (1975), on pouvait considérer que la totalité de l'ethnie wayâpi vivait dans un biotope où n'intervenaient pas, ou très peu, d'agents extérieurs. En dépit de menaces actuelles, dont nous reparlerons, on peut cependant admettre qu'aujourd'hui comme hier, ils réalisent un bon équilibre entre agriculture sur brûlis, chasse, pêche et cueillette.

Leur agriculture est riche en espèces cultivées (38 espèces différentes, rassemblant au total plus de 131 variétés) et uniquement destinée à l'autoconsommation. Les bonnes conditions de vie des Wayâpi de Trois-Sauts ont même eu pour corollaire une augmentation de la surface moyenne des abattis, qui est passée de 0,34 ha entre 1950-55 à 0,51 ha entre 1971-77 (P. Grenand, 1981).

La part respective de la chasse et de la pêche est variable selon le biotope des différents sous-groupes, ce qui n'empêche pas la chasse d'être partout l'activité masculine la plus favorisée. Toutes ces activités, auxquelles s'ajoute une cueillette extrêmement développée (plus de 100 espèces de fruits sauvages sont communément récoltées à côté du ramassage méthodique de larves comestibles), concourent à donner des Wayâpi l'image d'une véritable société d'abondance. Cette indépendance alimentaire ne commence à être entamée, nous le verrons, que pour le groupe de Camopi.

Les Wayâpi de Guyane et du Brésil partagent tous la même incertitude concernant l'avenir de leurs terres. Les deux groupes sont installés sur des terres domaniales, mais aucune délimitation officielle de réserves foncières n'a été effectuée. Dans les deux cas, seuls des projets existent.

En pratique, les Wayâpi du nord bénéficient, depuis 1970, de l'observance d'un symbolique décret préfectoral interdisant l'accès du territoire indien au-delà de Camopi, cependant que les Wayâpi du sud, depuis 1974, se sont vu accorder trois zones représentant 25% de leur territoire, où l'accès est interdit par décret du ministère de l'Intérieur (FUNAI).

Au cours des quarante dernières années, la mainmise du monde occidental s'est peu à peu précisée dans la mise en place d'un contrôle administratif différen-

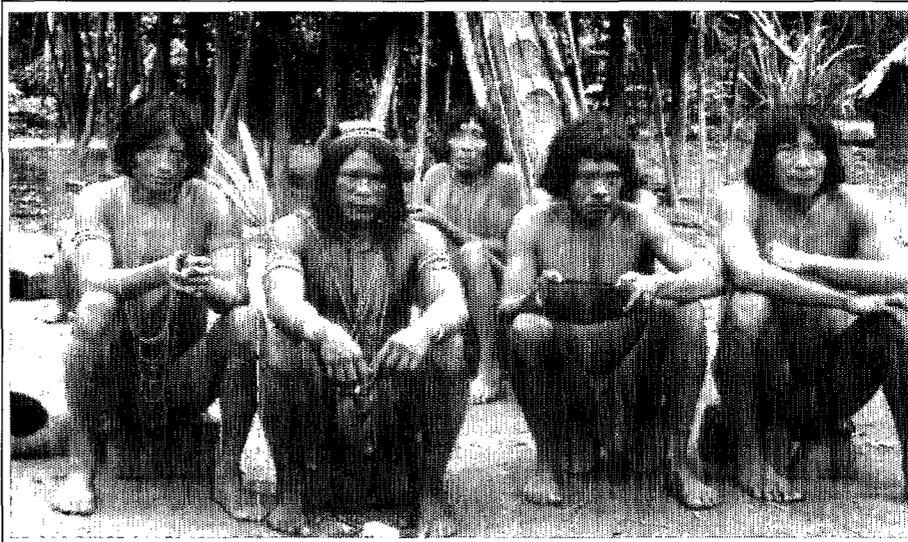


Photo J. Hurault

à Trois Sauts

«les adversaires vainqueurs».

cié, et dans l'imposition du fait frontalier, aboutissant à la séparation *de facto* entre Wayâpi du Brésil et Wayâpi de Guyane.

Voyons les jalons de la mise en place de la situation contemporaine.

— En 1940, les Brésiliens créent un poste SPI sur le moyen Oyapock pour y attirer les Wayâpi et les Emerillon. Seul un groupe emerillon s'installe sur ce poste qui se maintint jusque vers 1960. D'après divers témoignages, les rapports entre Blancs et Indiens semblent y avoir été particulièrement dégradés pour ces derniers.

— En 1947, les Français créent le poste de gendarmerie de Camopi, y ajoutant par la suite une école et un dispensaire. C'est ce poste, qui, aujourd'hui encore, contrôle et filtre l'entrée en pays indien. La présence perpétuelle de gendarmes paternalistes et peu préparés à ce contact, engendre des rapports de dépendance et les ingérences dans la vie des communautés amérindiennes se multiplient.

— A partir de cette date également, les missions intermittentes des gendarmes de Camopi et les missions hydrologiques (commission de frontière franco-brésilienne) accentuent le contact des villages du haut Oyapock avec les Français.

— En 1967, la francisation des populations tribales et la suppression du territoire de l'Inini, rattaché au département, font de la plupart des Wayâpi des citoyens français. Une commune est créée à Camopi, village indien, très rapidement,

maire et conseillers municipaux sont tous indiens (Wayâpi et Emerillon).

Si la chefferie traditionnelle fait bon ménage avec le conseil municipal, c'est que les structures du niveau communal sont facilement digérables par la société wayâpi. A ce niveau, les allocations diverses, manipulées à la manière indienne, pouvaient entrer dans le système de dons et d'échanges et permettre des équipements collectifs. Les problèmes ne commencent qu'à l'échelon supérieur, quand la commune n'est plus prise en tant que telle, mais en tant que rouage dans la structure départementale puis nationale. Là intervient l'électoratisme, les blocages administratifs, l'incompréhension culturelle.

— Parallèlement, le Brésil poursuit sa propre politique de mainmise, avec, en 1967, l'ouverture d'une piste d'aviation stratégique sur le Jary et, en 1973, la «pacification» des Wayâpi de l'Amapari menacés par la construction de la périmétrale-nord. Peu après, un poste d'assistance FUNAI et un dispensaire sont créés dans la région de l'Amapari.

Que ce soit en territoire français ou brésilien, la tendance générale des politiques d'assistance est au regroupement et à la sédentarisation. Les Wayâpi n'échappent pas à la règle. Cependant, les groupes centraux (Trois-Sauts pour la Guyane, l'Inipuku pour le Brésil) constituent d'incontestables pôles de résistance culturelle à ces politiques. ■

DU

ethnies

Droits de l'homme et peuples autochtones

Numéro double 60 F

Vol. 1 n° 1-2

Juin-Septembre 1985

La question amérindienne en Guyane française



Revue trimestrielle de



Survival International (France)

B 23.755 à 23.762
ex. 1